

MES SOUVENIRS
1830-1914
Auguste Lalance

« Plusieurs amis m'ont engagé à écrire un résumé de ma vie, pensant qu'il pouvait être intéressant de faire connaître certains faits et certaines idées. J'entreprends donc la tâche de raconter ma propre histoire, mais je le fais sans aucune vanité, heureux si un seul lecteur peut trouver dans mon récit d'utiles conseils.

Je suis né le 1^{er} septembre 1830 à la houillère de Ronchamp (Haute-Saône), sur le territoire de Champagny, où se trouvaient alors les puits en exploitation et les maisons du personnel. Mon père, né en 1802 à Montbéliard (Doubs), était entré à l'École des mineurs de Saint-Étienne la première année de son ouverture vers 1820. Il était le fils aîné d'une veuve sans aucune fortune. Arrivé à Saint-Étienne, il trouva un camarade pauvre comme lui et loua avec lui une petite chambre à deux lits. Ce camarade est devenu le célèbre chimiste Boussingault. J'ai eu l'occasion de le voir à Paris, et il m'a raconté les privations de mon père et les siennes. Une fois ses études finies, mon père, après avoir visité toutes les mines de la Loire, fut engagé par la Compagnie des Mines de Ronchamp et y resta comme directeur technique jusqu'à sa mort, survenue en 1842. Le directeur commercial était M. Sandherr.

La Société des Mines était composée de propriétaires de parts, la plupart Alsaciens. Celui d'entre eux qui avait le plus d'influence était M. André Kœchlin qui, dix ans auparavant, venait de créer les ateliers qui s'appellent aujourd'hui la Société Alsacienne de Constructions mécaniques, à Mulhouse. Trouvant que l'ingénieur de la mine remplissait parfaitement ses fonctions et désirant le conserver, il s'arrangea pour lui faire épouser sa nièce Mélanie, fille de son frère Jacques. Le mariage eut lieu en 1829, et je naquis l'année suivante.

Mon père, qui avait accueilli avec joie la Révolution de Juillet, proposa de m'appeler Louis-Philippe; mais ma mère fit observer que ce nom serait peut-être une gêne pour moi si le roi cessait de plaire, et on m'inscrivit sous le nom d'Auguste, qui était celui de mon père.

Mes premières années se passèrent à la houillère. J'ai le souvenir précis de deux incidents : un jour, j'avais trois ans, mon père m'avait emmené à Belfort pour voir son ami le commandant de place. Il se promenait avec lui à l'endroit où l'on a placé plus tard le Lion de Bartholdi, c'est-à-dire sur une esplanade dominant la ville, et le long de laquelle étaient rangés des trophées de vieux canons. Ces canons m'intéressaient beaucoup, et, après les avoir regardés en dehors, je voulus les voir en dedans. Je m'engageai donc dans le plus gros. J'arrivai facilement jusqu'au fond, mais, ne parvenant plus à en sortir, je me mis à crier de toutes mes forces. Ces messieurs n'entendirent rien, mais ne me voyant plus, ils me cherchèrent et eurent l'idée de visiter l'intérieur des canons. Je fus retiré noir comme un nègre et je jurai bien que je n'entrerais plus jamais dans un canon.

Le second incident eût pu être beaucoup plus grave. À une vingtaine de mètres de notre maison et sur une petite place où je jouais avec mes petits amis, se trouvait un ancien puits (1) de mine tellement grisouteux qu'on ne pouvait plus l'exploiter. Mon père l'avait fait entourer d'une baraque en planches dont la porte était toujours fermée à clef. Un jour, sortant de notre maison, je vois la porte ouverte et, naturellement, je veux voir l'intérieur de la baraque. J'entre donc et vois un grand trou noir de cinq à six mètres d'ouverture, sur lequel était jetée une étroite planche. Non moins naturellement, je m'engage sur la planche qui plie et je trouve délicieux de me balancer pour la première fois de ma vie. A ce moment mon père sort de la maison et, à son tour, voit la porte de la baraque ouverte. Il ne comprend pas pourquoi et va se rendre compte. Il aperçoit son fils sur le

trou noir plein de grisou. On peut concevoir son angoisse. De peur de m'effrayer, il ne dit rien et se cache derrière la porte, retenant son souffle. Comme font tous les enfants, j'en eus vite assez; je me retournai sur ma planche et sortis; mais, à peine dehors, je reçus la plus belle fessée qu'un fils ait jamais reçue d'une main de père; je la sens encore. Tout l'amour paternel, toute la crainte, toute l'angoisse, éprouvés, firent explosion sur le bas de mon dos.

Mon troisième souvenir de cette époque lointaine se rapporte à une grande épidémie de choléra qui sévit en France vers 1834. Mon père avait lu que la fumée arrêtait le choléra. Il y a dans les mines de charbon des houilles de basse qualité qui ne valent pas les frais de transport. Mon père fit allumer un de ces tas, qui brula lentement en répandant une fumée noire dans tous les environs. Est-ce cette fumée ou est-ce autre chose? Il est certain que, dans tous les environs de la mine, il n'y eut pas un seul cas de choléra.

En 1839, mes parents jugèrent qu'il était impossible de me donner à la houillère une instruction suffisante et décidèrent de me mettre dans la pension Dautheville, à Guebwiller. Je devais y entrer les premiers jours de septembre. D'autre part, nous apprîmes que l'ouverture du chemin de fer de Mulhouse à Thann devait avoir lieu le 1^{er} septembre. Mon père me dit : « Puisque c'est ta fête ce jour-là, nous irons en voiture jusqu'à Cernay et, de là, nous, prendrons le train jusqu'à Mulhouse. » Nous arrivâmes à l'heure voulue, et après avoir mis notre cabriolet à l'auberge, nous allâmes sur le quai. Il s'y trouvait déjà beaucoup de voyageurs voulant rentrer à Mulhouse. Nous vîmes bientôt arriver notre train, et le cœur nous battait à tous petits et grands. Mais au lieu de s'arrêter, il continua sa course et disparut derrière le pont de la route Paris-Colmar. Ceux qui attendaient sur le quai n'y comprenaient rien et il se passa un bon moment avant que le mécanicien eût pu arrêter son train et revenir nous prendre. Nous voyions de loin les dernières voitures s'approcher, lorsqu'une masse bruyante venant de Thann passa devant nous avec une vitesse folle et alla écraser les dernières voitures, dont nous vîmes les morceaux projetés jusque sur le haut du pont. Le chef de gare eut beau nous dire « On va atteler d'autres wagons », mon père avait eu tant d'émotion qu'il préféra reprendre notre voiture pour aller à Mulhouse.

J'ai connu plus tard la cause de cet accident. L'ingénieur chargé de la construction de la ligne Mulhouse-Thann était M. Bazaine, ingénieur des Ponts et Chaussées et le frère du futur maréchal. Il avait opéré comme il est prescrit d'opérer sur les routes ordinaires, c'est-à-dire que, dans les gares, il avait donné la même pente qu'en pleine voie, et, depuis Thann jusqu'à Mulhouse, il avait adopté une pente ininterrompue. Dans les essais avec une locomotive seule ou avec une locomotive et un wagon, le mécanicien pouvait facilement arrêter aux gares. Mais le jour de l'inauguration, on avait à remorquer un fort train et le mécanicien fut impuissant à arrêter à la gare de Cernay. C'est ce qui nous sauva, car à la gare de Thann (2), qui elle aussi était en pente, une locomotive partit toute seule et, sa vitesse s'accroissant de plus en plus, elle brisa les derniers wagons du train d'inauguration dans lequel nous aurions dû être. Cette erreur de construction obligea de reprendre les voies des gares pour les rendre horizontales, et par conséquent de baisser la voie en amont et de l'élever en aval. Cela coûta du temps et de l'argent, mais on apprit ainsi qu'un chemin de fer ne doit pas être construit comme une route. J'eus l'occasion de voir souvent M. Bazaine, qui était très lié avec mon oncle, Valentin Meyer. Un jour, je rencontrai chez lui son frère, alors capitaine. Il fut très aimable avec moi et me demanda si j'avais une vocation. Comme je répondais que je n'en avais pas, il me dit « Savez-vous quoi, mon ami, faites vous militaire; vous viendrez dans mon régiment et je vous pousserai. » J'ai souvent pensé à ce que j'aurais pu devenir si j'avais suivi ce conseil. »

(1) Il s'agit sans doute du puits Saint-Louis

(2) L'altitude de Thann est supérieure de 100 mètres à celle de Mulhouse